

## La Renaissance

Le roi Charles VII meurt en 1461, Louis XI, son fils, lui succède.

Nous avons vu dans le cours précédent quelle fut l'ampleur des malheurs dont la noblesse française fut successivement frappée durant les deux derniers siècles. D'abord en Terre sainte, où elle perdit la plus grande et la meilleure partie de ses membres, ensuite les pertes terribles qu'elle subit en affrontant les Anglais et leurs alliés pendant la guerre de Cent ans, enfin les effets dévastateurs de la Peste noire dont elle eut à souffrir comme le reste de la population.

Quand Louis XI accède donc au pouvoir, l'influence de la noblesse était telle qu'elle ne pouvait plus représenter la moindre menace à l'autorité royale. Pourtant, loin de s'y fier, le nouveau roi déploie tous ses efforts et toute son énergie pour en anéantir les ultimes résidus. C'est pourquoi il est considéré comme le roi français qui est allé le plus loin dans l'affirmation de l'autorité royale face à celle des seigneurs, et celui dont l'action a le mieux favorisé l'avènement de la monarchie absolue en France [dont nous parlerons au second semestre].

Dans son livre *Pensées* Montesquieu, un des plus grands penseurs du siècle des Lumières, ardent défenseur de la liberté et adversaire résolu du despotisme, dresse un portrait particulièrement sombre de la personnalité et du règne de Louis XI. En voici un extrait :

La mort de Charles VII fut le dernier jour de la liberté française. On vit, dans un moment, un autre roi, un autre peuple, une autre politique, une autre patience, et le passage de la servitude à la liberté fut si grand, si prompt, si rapide, les moyens si étranges, si odieux à une nation libre qu'on ne saurait regarder cela que comme un esprit d'étourdissement tombé tout à coup sur ce royaume. [...]

Louis [XI] goûtait le plaisir que trouvent les âmes peu généreuses lorsqu'elles voient arriver l'instant d'une vengeance que la crainte avait étouffée. [...]

Il s'était fait une dévotion, non pas contre le crime, mais contre les remords. A mesure qu'il remplissait les prisons, inventait des supplices, augmentait les impôts, il redoublait de pèlerinages, de vœux et de fondations se couvrait de reliques, rendait de nouveaux cultes aux saints. Il semblait qu'il voulût transiger avec le Ciel pour son dédommagement, et ce qui ne peut servir qu'à empêcher les autres de se désespérer était le fondement de sa hardiesse.

Il est évident que la véhémence avec laquelle Montesquieu s'en prend ici à Louis XI tient essentiellement à la répugnance que lui inspirait le despotisme en politique, dont le règne de Louis XV (XVIII<sup>e</sup> siècle) lui paraissait la parfaite et ignoble incarnation. Ailleurs, il explique la cruauté, le cynisme, le machiavélisme dont Louis XI avait l'habitude d'user à l'égard de ses adversaires, grands seigneurs ou princes, y compris son propre frère. A la fin de son règne écrit-il « il n'y avait pas un seigneur qui pût être assuré de n'être pas assassiné. »

Mais d'autres saluent au contraire les importants effets que sa prudence (on l'appelait « le Prudent ») eut sur la stabilité du pays, l'élimination des derniers vestiges de la puissance seigneuriale et ses dangereux empiètements sur l'autorité de l'État, la réussite de sa politique de modernisation de la France, et surtout le soin qu'il mit à éviter à son pays de rater le virage de la modernité dans lequel l'Europe venait de s'engager. Il est vrai que c'est à la perspicacité de Louis XI que la France doit d'être l'une des premières nations d'Europe à se doter de cet instrument révolutionnaire qui allait bouleverser de manière radicale les circuits de diffusion du savoir et des connaissances, l'imprimerie.

En effet, nous sommes dans la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Le réveil de l'Europe, amorcé aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, freiné par les calamités du XIV<sup>e</sup> siècle— appelé aussi le « Siècle noir »—, prend son essor.

Deux événements d'une portée considérable sont généralement invoqués pour expliquer l'entrée de l'Europe dans l'ère de la modernité, c'est-à-dire la Renaissance : la prise de Constantinople par les Ottomans en 1453 et l'invention de l'imprimerie en 1454.

La chute de Constantinople, capitale de ce qui restait de l'Empire byzantin, fut un véritable traumatisme pour l'Occident. Les avancées considérables en Espagne de ce qu'on appelle la Reconquista et l'imminence de la chute du dernier royaume musulman en Espagne, celui de Grenade, faisaient croire aux Occidentaux que la menace musulmane en Europe était définitivement conjurée. Le réveil fut donc brutal pour les Européens.

Cependant ils ne tardèrent pas à s'apercevoir des immenses profits qu'ils pouvaient tirer des malheurs de leurs frères d'Orient.

Comme nous l'expliquions au début du cours, la chute de l'Empire romain n'a pas empêché les empereurs installés à Constantinople de continuer à en gouverner la partie orientale, appelée désormais l'Empire byzantin. Les attaches que celui-ci gardait avec l'Antiquité romaine et sa brillante civilisation étaient assez fortes pour lui permettre de survivre tant bien que mal pendant dix siècles encore. Les trésors de la culture et de la civilisation gréco-romaine y étaient soigneusement gardés. Quand Constantinople – désormais appelée Istanbul – tombe aux mains des Ottomans, la terreur que ces derniers inspiraient était telle que la ville fut abandonnée par la plus grande partie de ses habitants. Les savants et les artistes trouvèrent alors refuge dans les riches villes italiennes où ils furent accueillis avec la compassion que méritaient leurs malheurs et surtout les égards que méritaient leurs talents. C'est ainsi que les Occidentaux purent découvrir de première main les œuvres des plus prestigieux auteurs de l'antiquité gréco-romaine, dont la connaissance qu'ils avaient jusqu'alors se limitait à ce qui leur était parvenu des commentaires que les philosophes musulmans (Avicenne ابن سينا, Averroès ابن رشد) en faisaient.

Or, ce retour aux sources antiques est l'essence même de ce qu'on appelle l'Humanisme (الحركة الإنسانية). Les notions que vos professeurs de lycée vous en ont données sont assez suffisantes pour je ne me sente pas le besoin de m'étendre longuement là-dessus. Je me limiterai donc à vous proposer cette citation tirée du livre *Littérature, Moyen-âge*, Éditions de la Pléiade :

*Par l'Humanisme on entend strictement le mouvement intellectuel de retour aux lettres antiques : découverte, établissement, impression, traduction des textes, telles sont les tâches de l'humaniste, à la fois philologue, philosophe, théologien, historien, juriste, critique d'art, etc. Car les « bonnes lettres » sont*

*bien plus que ce que l'on appelle « littérature ». Les mêmes règles, la même passion commandent l'accès à tous les textes, juridiques ou médicaux aussi bien que poétiques. C'est toute la culture antique que l'on prétend servir pour s'en servir, avec la conscience grandissante de la relativité des temps historiques.*

Mais cette immense et prodigieuse somme d'arts et de savoirs dont on venait de faire la découverte n'aurait servi à rien, si seul un nombre limité d'individus avait pu y avoir accès.

Or, le destin voulut qu'à la même période un Allemand, nommé Gutenberg, réussit, après tant de labeurs et de déboires, à offrir à l'Europe et à l'humanité le moyen de mettre enfin les œuvres de l'esprit, de quelque nature qu'elles soient, à la portée du plus grand nombre.

En effet, l'invention de l'imprimerie va provoquer des bouleversements considérables dans tous les aspects de la vie en Europe.

L'une des conséquences les plus importantes en fut le déclenchement de la réforme religieuse ou la réforme protestante. Vos professeurs de lycée ont dû vous avoir longuement informés des retombées politiques et théologiques immenses que celle-ci avait eues. Ainsi, pour étudier la Bible ou s'instruire des enseignements qu'elle comporte, on n'avait plus besoin de l'intercession des hommes de l'Église. Editée à des milliers d'exemplaires, la Bible est désormais à la portée de tout le monde. Depuis longtemps discréditée par l'ampleur de ses abus et l'étrange dépravation des mœurs de ses chefs, l'Église s'est soudain trouvée dépossédée du privilège, qu'elle avait de tout temps farouchement défendu, d'être la seule garante de l'intégrité du dogme et l'unique instance de légitimation de son interprétation.

En effet, les tentatives d'émancipation par lesquels de rares penseurs éclairés du Moyen-âge cherchaient à sortir la religion des ténèbres dans lesquelles les difficultés du temps l'avaient ensevelie se heurtèrent à l'intransigeance de l'Église. La conception que celle-ci se faisait de l'homme et de sa place dans l'univers était particulièrement terrifiante. Pour ses hommes, la malédiction dans laquelle le péché originel a condamné l'homme est irrévocable. Chercher à améliorer les conditions du séjour de l'homme sur la terre serait désobéir à

la volonté divine, car les souffrances auxquelles ce dernier cherche à se soustraire sont la condition même de son rachat, l'unique moyen pour lui d'expier le péché dont notre ancêtre Adam s'est rendu coupable. Nous comprenons ainsi l'indignation de Jules Michelet—l'historien que nous avons rencontré au moment de parler de Jeanne d'Arc—lorsqu' il évoque l'acharnement de l'Église à condamner tout effort par lequel les hommes du Moyen-âge cherchaient à apporter quelque adoucissement à leurs dures conditions de vie. Michelet se demande alors : « *Est-ce donc une grande hérésie que de recueillir les herbes des champs, d'assister l'homme malade, de tirer des simples* (Plantes utilisées pour leurs vertus médicinales) *la vie qu'y mit Dieu et qui peut réparer la nôtre ?* » avant de nous laisser apprécier la réponse des hommes de l'Église, telle qu'il imaginait devoir l'être :

*Prenez garde, mon fils, prenez garde. Il n'y a pas, en effet, de plus monstrueuse hérésie. Eh ! c'est justement pour cela que les Juifs et les Arabes sont maudits de Dieu. Misérables, ils n'ont pas su comprendre que la maladie est un don, un avertissement du Ciel, un léger purgatoire de ce monde en déduction des supplices de l'autre. Dieu aussi pour punition, a multiplié autour d'eux toutes les tentations de la terre. Véritables paradis du diable, la huerta de Valence et la Vega de Grenade, ont accumulé sur un point tous les trésors des trois mondes, Europe, Afrique, Asie. Soie, riz, safran, canne à sucre, dattier, bananier, myrrhe, gingembre, al-abricot et al-coton, leur tyrannique industrie a violenté les climats, embrouillé l'œuvre de Dieu. Ces barbares qui ont trouvé la poudre, le papier et la boussole, ont eu la témérité d'élever des observations pour veiller de plus près le Ciel, espionner les étoiles, que dis-je ? Ils les font descendre au moyen d'un verre convexe, les oblige à déposer leur image au fond d'une lunette obscure, d'avouer tous leurs mouvements, d'humilier sous l'œil de l'homme ces triomphants lumineux que l'Écriture et les pères avaient sagement cloués au cristal immobile des cieux*

Jules Michelet, *Renaissance et Réforme*

Ainsi tout ce que par leur ingéniosité et leur dévouement à la science les savants musulmans ont su trouver pour élargir l'horizon des connaissances humaines et favoriser la naissance d'une société de bien-être, ne sont aux yeux de l'Eglise que des effets de leur accointance avec le diable. Ces prétendues douceurs dont les infidèles paraissent jouir en Espagne ne sont que des mirages dont ce dernier a le don de se servir pour tromper ses victimes. Les chrétiens sont donc tenus d'observer une constante vigilance pour être en mesure de déjouer les manœuvres, les séductions par lesquelles il tâche de les détourner de la voie du salut. Les souffrances, les maux auxquels l'homme est exposé sur la terre sont le prix qu'il doit payer pour expier le péché originel. Chercher à s'y soustraire ne ferait qu'aggraver sa malédiction.

A cette conception sombre de la condition humaine, les humanistes opposent une autre, plus lumineuse, plus confiante dans les capacités de l'homme de faire triompher le bien, de combattre le mal, en usant de ces belles vertus dont Dieu l'a généreusement doté. Il s'agit donc de libérer l'homme des pesantes chaînes à travers lesquelles l'obscurantisme religieux l'empêchait de faire usage de ces immenses potentialités qui le distinguent de toutes les autres créatures de l'univers. Bref il s'agit de réhabiliter l'homme et de le replacer au sommet de cette hiérarchie des êtres dont on n'aurait jamais dû le faire déchoir. C'est ainsi que Pic de la Mirandole peut écrire « *Très vénérables Pères, j'ai lu dans les écrits des Arabes que le Sarrasin Abdallah, comme on lui demandait quel spectacle lui paraissait le plus digne d'admiration sur cette sorte de scène qu'est le monde, répondit qu'il n'y avait à ses yeux rien de plus admirable que l'homme. Pareille opinion est en plein accord avec l'exclamation de Mercure : « O Asclépios, c'est une grande merveille que l'être humain »*

Il convient de signaler qu'à l'époque de la Renaissance, la science des Arabes jouissait d'un immense prestige. C'est pourquoi, conscient du caractère radicalement nouveau, subversif de la thèse qu'il s'apprête à défendre, Pic de la Mirandole éprouve le besoin, pour en adoucir l'énoncé, de s'abriter derrière l'auguste autorité que l'on reconnaissait aux auteurs arabes. Mais pour rassurer ceux qui seraient effarouchés de le voir s'appuyer dans son argumentation sur des sources étrangères, il s'empresse d'invoquer les déclarations de deux divinités, l'une romaine, l'autre grecque, allant dans le même sens que l'opinion du mystérieux Abdallah. Ainsi sa thèse acquiert une

plus grande légitimité puisqu'elle s'autorise, non seulement de l'illustre savoir des Arabes, mais également d'une sagesse typiquement européenne. On voit ainsi l'usage que les humanistes ont su faire du riche héritage antique dont ils venaient de faire la découverte.

Dans la suite de son argumentation, Pic de la Mirandole explique comment l'homme est, de toutes les créatures de l'univers, celui que Dieu a gratifié des plus grands avantages. Il est le seul qui détient le pouvoir et la faculté de comprendre, de sentir la grandeur de l'œuvre de Dieu et d'en apprécier les merveilles.

La pureté éthérée dans laquelle les créatures célestes (les anges) vivent éternellement et dont elles ne peuvent se détacher leur enlève le pouvoir de sentir dans toute son étendue la majestueuse puissance divine, à laquelle l'expérience que l'homme fait de ses faiblesses et limites lui permet seul d'accéder.

Quant aux êtres inférieurs, ils sont trop assujettis à leurs instincts, trop dominés par la bassesse de leur condition pour pouvoir s'élever jusqu'à voir toute la gloire du créateur.

L'homme a donc l'unique privilège de tenir un rang intermédiaire entre les uns et les autres et de disposer de l'entière liberté de décider s'il doit travailler pour atteindre la perfection qui le rapprocherait de Dieu ou se laisser tenter par tout ce qui pourrait le rabaisser au niveau des êtres inférieurs.

Les humanistes appelaient aussi à la tolérance religieuse et avertissaient des dangers de se laisser guider par les passions quand il s'agit de régler les problèmes de la foi. Voici par exemple de quelle manière Thomas More, un humaniste anglais, propose de traiter la problématique religieuse :

Les Utopiens mettent au nombre de leurs institutions les plus anciennes celle qui prescrit de ne faire tort à personne pour sa religion. Utopus, à l'époque de la fondation de l'empire, avait appris qu'avant son arrivée, les indigènes étaient en guerre continuelle au sujet de la religion. Il avait aussi remarqué que cette situation du pays lui en avait puissamment facilité la conquête, parce que les sectes dissidentes, au lieu de se réunir en masse, combattaient isolées et à part.

Dès qu'il fut victorieux et maître, il se hâta de décréter la liberté de religion. Cependant, il ne proscrivit pas le prosélytisme qui propage la foi au moyen du raisonnement, avec douceur et modestie ; qui ne cherche pas à détruire par la force brutale la religion contraire, s'il ne réussit pas à persuader ; qui enfin n'emploie ni la violence, ni l'injure. Mais l'intolérance et le fanatisme furent punis de l'exil ou de l'esclavage.

Utopus, en décrétant la liberté religieuse, n'avait pas seulement en vue le maintien de la paix que troublaient naguère des combats continuels et des haines implacables, il pensait encore que l'intérêt de la religion elle-même commandait une pareille mesure. Jamais il n'osa rien statuer témérairement en matière de foi, incertain si Dieu n'inspirait pas lui-même aux hommes des croyances diverses, afin d'éprouver, pour ainsi dire, cette grande multitude de cultes variés. Quant à l'emploi de la violence et des menaces pour contraindre un autre à croire comme soi, cela lui parut tyrannique et absurde. Il prévoyait que si toutes les religions étaient fausses, à l'exception d'une seule, le temps viendrait où, à l'aide de la douceur et de la raison, la vérité se dégagerait elle-même, lumineuse et triomphante, de la nuit de l'erreur.

Au contraire, lorsque la controverse se fait en tumulte et les armes à la main, comme les plus méchants hommes sont les plus entêtés, il arrive que la meilleure et la plus sainte religion finit par être enterrée sous une foule de superstitions vaines, ainsi qu'une belle moisson sous les ronces et les broussailles. Voilà pourquoi Utopus laissa à chacun liberté entière de conscience et de foi.

Néanmoins, il flétrit sévèrement, au nom de la morale, l'homme qui dégrade la dignité de sa nature, au point de penser que l'âme meurt avec le corps, ou que le monde marche au hasard, et qu'il n'y a point de Providence.

Les Utopiens croient donc à une vie future, où des châtimens sont préparés au crime et des récompenses à la vertu. Ils ne donnent pas le nom d'homme à celui qui nie ces vérités, et qui ravale la nature sublime de son âme à la vile condition d'un corps de bête ; à plus forte raison ne l'honorent-ils pas du titre de citoyen, persuadés que, s'il n'était pas enchaîné par la crainte, il foulerait aux pieds, comme un flocon de neige, les mœurs et les institutions sociales. Qui peut douter, en effet, qu'un individu qui n'a d'autre frein que le code pénal, d'autre espérance que la matière et le néant, ne se fasse un jeu d'éluder adroitement et en secret les lois de son pays, ou de les violer par la force, pourvu qu'il contente sa passion et son égoïsme ?

Ainsi, les Utopiens jugent dangereux l'usage de la force et de la violence dans les discussions religieuses, parce qu'ils sont persuadés que dans de ce genre de débats, ce sont toujours les plus violents et les plus agressifs qui l'emportent. Comme ces derniers n'usent de la violence que pour cacher leur ignorance et



compenser la faiblesse de leur argumentation, ce sont les idées fausses et les croyances erronées qui finissent par s'imposer. Or le chemin le plus sûr pour accéder aux vérités religieuses est celui de la sagesse, de la méditation sereine et de la persuasion pacifique. Malheureusement, quand il est question de débattre d'une affaire religieuse, il est difficile à la plupart des hommes de se dépouiller de leurs émotions et de leurs passions. Ceux qui ont le privilège d'y réussir représentent une infime minorité. Leur détachement, leur lucidité et leur modération les mènent au plus près de la vérité. Mais leur précieuse voix se trouve étouffée dans le vacarme des armes et le tumulte des passions. Et ce sont les idées fausses, nées des caprices de ceux qui n'ont d'autres arguments à faire valoir que ceux de la violence et de la contrainte qui deviennent la norme. Le danger est donc grand de faire de la religion une affaire publique. Voilà pourquoi les Utopiens laissent la liberté entière aux citoyens de décider de leur choix religieux.

Cependant, les Utopiens semblent farouchement opposés à l'athéisme pour deux raisons, l'une métaphysique, l'autre morale.

D'une part, ils estiment que l'être humain est une créature unique dans l'univers, et que ce qui lui donne cette distinction est justement l'âme. Ceux qui pensent que celle-ci n'a d'autre consistance que celle que lui donne le corps, et qu'elle est vouée à disparaître avec lui, commettent la plus grave insulte que l'on puisse faire à l'être humain. En effet, c'est par notre capacité à dominer nos instincts, à les subordonner à des principes supérieurs que nous nous distinguons des autres créatures. L'univers lui-même n'existe que grâce à la conscience que nous en avons. Croire que la mort physique entraîne automatiquement la disparition de l'âme serait nier l'existence même de la

matière, puisque la seule perception que nous en avons dépend des lumières que seule la partie spirituelle de notre être est en mesure de nous procurer.

D'autre part, en niant l'existence d'une vie future, les athées commettent, selon les Utopiens, un autre péché encore plus grave. Ils oublient que les hommes sont tellement dépendants de leurs instincts et de leurs passions qu'il serait difficile de les conduire dans le droit chemin sans la croyance en une vie future, où les méchants seront punis et les bons récompensés. Les lois humaines sont incapables à elles seules de guérir les hommes de l'esclavage auquel les soumet leur égoïsme. Ils seront toujours tentés de trouver le moyen de se soustraire aux rigueurs de la loi. Incapables de se libérer de la violence de leurs instincts, mus uniquement par l'envie de les satisfaire, ils seront toujours enclins à voir dans les règles émises par leur semblables une atteinte injustifiée à leur liberté. A l'extérieur ils tâcheront de se montrer respectueux des lois, de crainte d'en subir les rigueurs, en cachette, sûrs de n'être pas vus, ils mettront toute leur énergie à les violer. Il est donc nécessaire qu'ils comprennent que cette frustration qu'ils ne peuvent tolérer dans cette vie sera récompensée, dans l'autre vie, par des satisfactions plus grandes et plus durables, et que les châtiments qu'ils peuvent esquiver dans ce monde sont beaucoup plus doux que ceux qui leur seront infailliblement et impitoyablement appliqués dans l'autre. Seule une crainte de cette nature pourrait les amener à triompher de la puissance de leurs instincts et de leur égoïsme et faire en sorte que la paix et l'harmonie règnent entre les hommes.

Thomas More, comme les autres penseurs de la Renaissance, avait une confiance absolue dans la capacité de l'homme à trouver lui-même le chemin pouvant conduire à son épanouissement. Cet optimisme, comme nous l'avons vu, contraste avec les croyances les plus répandues au Moyen âge. Aux yeux

des penseurs médiévaux, la condition humaine est irrévocablement vouée à la misère et à la souffrance. Tous les maux auxquels l'homme est exposé sur terre ne sont que l'indispensable rançon qu'il doit payer pour expier le péché originel. Les stigmates qu'il porte de cette souillure première ne peuvent jamais être effacés, et toute tentative d'y remédier serait nécessairement vouée à l'échec.

Un des plus grands mérites des penseurs de la Renaissance a été justement de s'opposer farouchement à cette vision pessimiste et dégradante de l'homme et à lui substituer une autre, plus optimiste et plus confiante dans les facultés de régénération dont ils pensaient que l'homme seul a le privilège de jouir.

**Ici prend fin le cours d' « Histoire des Idées, Moyen-âge-XVII<sup>e</sup> siècle ».**

**J'espère que vous avez pu prendre quelque plaisir à suivre les différentes péripéties qui ont marqué cette importante étape de l'histoire de l'Europe en général et de la France en particulier. Un des objectifs du cours est justement de vous faire connaître certains des principaux aspects de l'histoire et de la culture d'un pays dont vous avez choisi d'étudier la langue. L'une des principales difficultés que vous rencontrez au moment d'aborder les œuvres que vous avez au programme vient, en effet, de la faible connaissance que la plupart d'entre vous ont de l'arrière-plan historique et culturel qui les soutient. C'est pour vous éviter un tel écueil que l'on a songé à vous initier à quelques principes de l'histoire des Idées en France.**

**J'ai essayé de simplifier dans la mesure du possible. J'ai souvent hésité à employer certains termes dont le niveau d'abstraction me paraissait de nature à rebuter des étudiants au seuil de leur cursus universitaire. Mais j'ai jugé qu'il était nécessaire que les étudiants comprennent que le meilleur moyen de triompher des difficultés est de s'y familiariser, de s'y frotter.**

**A ce propos, je voudrais attirer l'attention des étudiants sur un fait qu'ils ont l'habitude de négliger et qui est d'une extrême importance. Quand on**

**travaille sur un texte, quel qu'il soit, il est absolument nécessaire de connaître la signification de tous les mots qui le composent, tous. Dieu merci, grâce à internet, vous avez aujourd'hui à votre disposition tout ce qu'il vous faut pour ne pas tomber dans ce grave inconvénient.**

**Je tiens aussi à signaler qu'aujourd'hui, dans les grandes universités occidentales, en Europe comme aux Etats-Unis, les professeurs n'éprouvent aucune gêne à recommander à leurs étudiants de consulter l'encyclopédie en ligne Wikipedia. Je ne vois donc pas pourquoi je ferais le difficile avec les étudiants marocains. Ainsi chaque fois que vous avez le sentiment que les informations que je vous trouvez dans le cours sont lacunaires ou insuffisantes ou manquant de clarté, n'hésitez pas à consulter Google pour en avoir le cœur net.**

**Voilà, bon courage et bonne chance.**